

L'Obs 27-7-2017

Les derniers secrets du Che par Serge Raffy

Comment diable a-t-il pu se fourrer dans un tel guêpier ? Ce 1^{er} janvier 1967 Che Guevara, prince de la guérilla, icône de la révolution cubaine, mythe vivant pour tant de jeunes marxistes rêvant d'un monde plus juste, est embourbé dans un combat perdu d'avance. Une souricière, une voie sans issue, en forme de suicide programmé. Dans son campement de Nancahuasti, au cœur de la forêt bolivienne, il tente de convaincre l'homme dont il a le plus besoin, Mario Monje, patron du Parti communiste bolivien, de venir à son secours. Il y a urgence. Le Che est un homme seul, un combattant à la dérive, accompagné seulement d'une vingtaine de desperados, en majorité cubains, désorientés et affamés. Las. L'homme qui devait lui fournir des guérilleros, du ravitaillement et l'aide logistique des camarades des villes le lâche en rase campagne. Il est venu le lui dire en face. Monje ne participera pas à cette farce. Le patron des communistes boliviens revient de Moscou et, là-bas, les consignes sont claires. Le nouveau maître du Kremlin, Leonid Brejnev, n'a aucune sympathie pour Guevara, ce trotskiste totalement illuminé qui rêvait de voir New York rayé de la carte durant la crise des missiles, en 1962.

Le Che, lui, a encore la folle ambition de créer plusieurs Vietnam sur le continent sud-américain. Il prétend fonder bientôt une Union des Républiques socialistes d'Amérique latine depuis des foyers de guérillas, au Brésil, au Pérou, au Venezuela, en Argentine, en Bolivie, sur le modèle de l'URSS. Pure utopie ? Le rêve, assure t-il, serait à portée de main. Il suffit d'y croire. Après tout, n'a-t-il pas déjà renversé des montagnes en prenant le pouvoir à La Havane avec son ami Fidel Castro ? Auréolé de sa couronne de héros de la révolution cubaine, habité par une foi de croisé, le Che harangue presque celui qu'il considère comme son subordonné. Grave erreur... Mario Monje n'est pas le « valet du Che ». D'origine indienne, il a le sentiment de se retrouver face à un étranger, un petit Blanc méprisant, un colon castillan qui vient jouer les missionnaires dans la jungle amazonienne. Les Boliviens au nationalisme exacerbé n'ont pas attendu ce Don Quichotte, en guenilles après deux mois de guérilla, pour mener leur révolution. Ils l'ont faite en 1952, avec à la clé une profonde réforme agraire, l'instauration du suffrage universel, la création d'une armée de conscription, suivie d'un pacte de protection des terres paysannes par les militaires. Ce dernier détail a échappé au Che. Les paysans indiens qu'il croise dans ses pérégrinations se sentent protégés par leur armée populaire. Ils sont tous, plus ou moins, des informateurs des forces de l'ordre. Ils ne parlent que le quechua, ou le dialecte local qui varie selon les vallées. Quand Guevara, sous le pseudonyme de « Ramon », débarque dans la région, ces derniers les dénoncent très vite, lui et ses hommes, à la police pour trafic de drogue. Guevara est perçu comme un bandit de grand chemin...

PREMIÈRE BROUILLE AVEC CASTRO

Comment expliquer un tel fiasco en si peu de temps ? Comment le héros au sourire christique, béni des dieux marxistes, s'est-il retrouvé si vite aux portes de l'enfer ? Pour comprendre, il faut remonter trois ans en arrière, quand les relations entre le Che et son mentor, Fidel Castro, ont commencé à se détériorer. Entre les deux hommes, un lien qu'on croyait indissoluble s'est rompu. La faute à ce satané discours du Che à l'ONU, le 11 décembre 1964. Ce jour-là, Guevara prononce une violente diatribe contre tous les impérialismes. Il vise l'Amérique, mais aussi l'Union soviétique. Le tribun argentin, devant la communauté internationale, nargue officiellement Moscou, accusé de ne pas vouloir exporter le socialisme en Amérique latine, pour préserver la coexistence pacifique avec les Etats-Unis. Une quasi-déclaration de guerre. Pour Fidel Castro, cette offense faite à l'encontre du parrain soviétique tombe au pire moment. Le Lider Màximo est en train de négocier une nouvelle ligne de crédit, indispensable pour la survie de l'économie cubaine. La Havane a besoin des largesses soviétiques, aussi bien en matière de livraison de pétrole brut que d'argent frais ou d'équipements. Le soutien russe à la «danseuse tropicale» a un prix : «débrancher» au plus vite ce Guevara insolent, jugé de plus en plus maoïste. Pour forcer la main à «Fidel», trop bienveillant à l'égard du Che, le Kremlin dépêche à La Havane un agent du KGB, Oleg Darouchenkov, chargé de surveiller les moindres faits et gestes du frondeur. Dans le même temps, la centrale de renseignement soviétique, qui se méfie du double, voire du triple jeu de Fidel Castro, envoie un général du KGB, Valentin Ivanenko, reprendre en main le secteur international de l'appareil de sécurité castriste, le «G2», jugé beaucoup trop guévariste. Débrancher le héros de la révolution ? Castro a alors du mal à s'y résoudre. Il décide de lui faire prendre l'air, loin des comploteurs de La Havane qui se mettent à détester l'Argentin, la «pièce rapportée». Chassez le nationalisme, il revient au galop... L'ancien ministre est envoyé en mission en Afrique, pour se faire oublier. Il se rend en Tanzanie, au Soudan, au Mali, en Guinée, au Ghana, au Dahomey, en Egypte. Puis, sans prévenir personne, il improvise un voyage en Chine au début de février 1965. Il y est reçu par Zhou Enlai, et même, entre deux portes, par Mao Zedong en personne. Qu'espère Guevara ? Une aide économique de Pékin à Cuba, en particulier en matière de livraison de riz ? En réalité, il espère surtout obtenir un soutien de la Chine communiste à ses projets de révolution totale en Amérique du Sud. Sans succès. Pékin, à ce moment, est totalement concentré sur la guerre du Vietnam. Pour Fidel Castro, l'escapade pékinoise du Che n'est pas une faute mais un acte de haute trahison. Ce dernier joue les mercenaires, pour son propre compte, chez l'ennemi chinois. Aurait-il «pété les plombs» ? Quelques jours plus tard, à Alger, le rebelle enfonce le clou, en prononçant le fameux discours qui marque sa rupture définitive avec l'URSS, convenant que *«les pays socialistes sont, d'une certaine manière, complices de l'exploitation capitaliste.»* A Cuba, la panique gagne les rangs fidélistes. Raul Castro se précipite à Moscou, le 1^{er} mars, dans le plus grand secret, pour rassurer le Kremlin. Il y rencontre Vitali Korionov et Andreï Gromyko, alors prêts à couper définitivement les vivres à La Havane. Celui qu'on surnomme le « Lider Minimo », mais qui a la confiance des Russes, leur jure que Fidel n'est pour rien dans les «délires» du Che, que des sanctions seront prises dès le retour de ce dernier et qu'il sera neutralisé politiquement. La presse cubaine n'accorde pas une ligne à l'incartade algérienne. Pas question d'ébruiter ce crime de

lèse-majesté. Officiellement, le Che est toujours un saint homme. *L'outlaw* reste dissimulé sous les radars

OPÉRATION EXFILTRATION

Le 15 mars, Ernesto Guevara rentre à La Havane de son périple chinois, comme si de rien n'était. A l'aéroport, Castro et le président Dorticos l'attendent dans le hall et le reçoivent telle une famille qui vient saluer le fils prodigue, avant qu'en coulisses il ne passe devant le peloton d'exécution. Pour la photo officielle, on sourit, on se donne l'accolade, mais le regard de Castro ne trompe pas : il va régler ses comptes. Au cours d'un entretien houleux, qui durera quasiment deux jours, les deux hommes en viennent presque aux mains. Le Che, par son radicalisme, s'est transformé en paria. Fidel Castro est furieux. Contre lui-même d'abord. Il se trouve trop laxiste, trop indulgent vis-à-vis de ce petit frère venu de Rosario, qu'il a rencontré à Mexico, en 1955, alors qu'il était en exil. Malgré l'inconduite de son ami, il ne parvient pas à vouloir sa perte. « Leur lien s'est construit à Mexico, souligne Nicolò Leonov, colonel du KGB, contact des frères Castro et du Che durant cette période mexicaine. *« A cette époque, j'ai rencontré à de nombreuses reprises le Che et Raul Castro dans la capitale mexicaine, secrètement, bien sûr. Un peu moins Fidel, car il ne voulait pas qu'on le soupçonne d'être lié à Moscou. Il était fuyant, peu accessible, alors que Guevara était très facile d'accès et semblait plutôt raisonnable. Ce dernier a joué un grand rôle de soutien moral à Fidel durant cette période de grande fragilité politique. Et Fidel n'a jamais oublié ce rôle de premier supporter, plein de ferveur, de confiance. Guevara répétait qu'il était prêt à donner sa vie pour Castro. Cela explique sans doute sa mansuétude, plus tard, à son égard. »*

Alors, que faire de ce petit frère indéfendable ? Le poursuivre pour haute trahison, comme certains conseillers soviétiques le réclament ? Le punir en l'enfermant dans un petit rôle de bureaucrate à La Havane, où il fera pénitence ? L'envoyer guerroyer en Amérique latine où de nombreuses insurrections voient le jour ? Impossible. Moscou ne laisserait pas faire. Le soldat de la révolution le confesse : il ne sait rien faire d'autre que se battre. Il veut repartir sur un théâtre d'opération. Au poète chilien Pablo Neruda, le Che avoue : *« La guerre... La guerre... Nous sommes toujours contre la guerre. Mais quand nous l'avons faite, nous ne pouvons vivre sans elle. A tout instant nous voulons y retourner. »*

Le chemin de la guérilla latino lui est interdit ? Castro lui propose d'aller combattre aux côtés d'insurgés au Congo. Mais Guevara doit agir clandestinement, sous une fausse identité. Il doit aussi démissionner de tous ses mandats et se délester de la nationalité cubaine, pour ne jamais impliquer l'Etat cubain. Le Che accepte sa nouvelle mission sans barguigner. Une équipe de relookage des services secrets, sous la houlette de Manuel Pifheiro, alias « Barbe rouge », le métamorphose. Désormais, il est chauve, porte des lunettes, a des sourcils proéminents et se nomme « Ramon Benitez ». En changeant d'identité, le Che n'est plus le Che. Il n'est plus rien. Roi du subterfuge, Castro vient de le faire disparaître sans l'assassiner. Il lui a même, peut-être, sauvé la vie, lui permettant d'échapper à une vengeance probable du KGB. L'icône qu'il a fabriquée, héros de la chanson de geste de la révolution cubaine, s'est littéralement volatilisée. La voici dans la pire des prisons, celle de l'oubli.

L'INTRANSIGEANCE DE "L'HOMME NOUVEAU"

Le tour de passe-passe satisfait tout le monde. Même le réprouvé. Pour lui, ce voyage au cœur de l'Afrique équatoriale est une délivrance. Tout vaut mieux que languir à La Havane. Sur cette terre émolliente, il meurt à petit feu. Guevara ne l'a jamais avoué à ses compañeros cubains, mais il étouffe dans leur île. Le climat humide, très mauvais pour son asthme, provoque des crises épouvantables. Il n'aime pas le café cubano, cet expresso trop sucré. Lui-même ne boit que du maté, un genre de thé fait avec une herbe qu'on ne trouve qu'en Argentine. Il déteste la plage et la mer. Et puis, il n'est pas parvenu à s'adapter à l'esprit cubain. Il ne comprend pas cette légèreté, cet humour enfantin, cette ironie aigre-douce, cette manie de chanter à tout bout de champ. Ce côté «grand enfant» le met mal à l'aise. Il n'était pas venu à Cuba pour danser la salsa, mais pour édifier l'«homme nouveau». *«Pour comprendre le malaise de Guevara, à cette époque, il faut savoir que cet homme n'est pas vraiment un politique, mais un idéologue, pour ne pas dire un fanatique, raconte Elisabeth Burgos, grande spécialiste des guérillas latino-américaines, qui fut proche de Fidel Castro au milieu des années 1960. Après le triomphe de la révolution, en 1959, il a accepté de gouverner un temps, en tant que ministre de l'Industrie. Mais gouverner, c'est faire des compromis avec le réel. Or, le Che est un mystique. Il a une conception religieuse du pouvoir, il a une vision apostolique de son rôle de révolutionnaire. Il est donc incontrôlable. C'est ce qui a commencé à déranger les galonnés de Moscou, mais aussi la nouvelle nomenklatura de La Havane, dès l'année 1964. »*

Dans la capitale cubaine à cette époque, les nouveaux fidélistes, pour qui l'épopée de la Sierra Maestra est déjà de l'histoire ancienne, raillent ouvertement ce commissaire politique austère, voire spartiate, trop cruel avec ses proches collaborateurs.

Son intransigeance de moine-soldat, son inflexible raideur, irritent au plus haut point. On est loin de l'image de bonté et de générosité que certains, abusés par son allure d'apôtre, avaient cru voir en lui. Derrière la face d'ange sommeille un homme de fer. On critique ouvertement ses méthodes, jugées excessives. Certes, durant la période de la prise de pouvoir, il a dirigé d'une main de fer la sinistre forteresse de la Cabaña, dans laquelle il a ordonné l'exécution d'une centaine d'opposants. Mais les reproches se concentrent sur son rôle dans la gestion du camp de Segundo Cazalis, un centre de réhabilitation pour ouvriers et paysans. Dans ce mini-camp de rééducation politique, Ernesto Guevara expliquait aux récalcitrants, par le cachot ou la privation de nourriture, comment ils devaient devenir des hommes « neufs », libérés de tout souci pour les biens matériels, les salaires et les congés payés, l'éducation familiale des enfants. Ils ne devaient plus être que des soldats de la révolution. Les rumeurs venues du camp de Segundo Cazalis prétendaient que le Che y formait une nouvelle catégorie de prolétaires : les esclaves-ouvriers.

Trop doctrinaire, Guevara, pour un peuple de jouisseurs ? En tout cas, son jusqu'au-boutisme effraie. N'est-il pas le disciple zélé du Russe Sergueï Netchdiev, un des premiers théoriciens du terrorisme, qui, dans son « Catéchisme révolutionnaire », donnait de l'« homme nouveau » une définition quasi religieuse ? On y trouve le thème du don de soi, et, comme l'avaient vécu les apôtres suivant Jésus-Christ, l'abandon de tout bien matériel : *«Le révolutionnaire est un homme perdu d'avance, écrit Netchaïev. Il n'a pas d'intérêts particuliers, d'affaires privées, de sentiments, d'attaches personnelles, de propriétés. [...] Il a perdu tout lien avec*

l'ordre public et avec le monde civilisé dans son entier avec toutes les lois, convenances, conventions sociales et règles morales de ce monde. Le révolutionnaire est un ennemi implacable. [...] Dur envers soi-même, il doit être dur également avec les autres. Tous les tendres sentiments qui rendent efféminés, tels les liens de parenté, l'amour, la gratitude, l'honneur même, doivent être étouffés.»

FIASCO AU CONGO

Fidel Castro est-il sur la même longueur d'onde ? Pas vraiment. Le Lider Màximo critique, sans jamais citer celui qui reste officiellement son frère et ami, l'idéalisme de certains camarades. Pour calmer son entourage inquiet, mais aussi les services de renseignement soviétiques, Castro envoie un de ses plus proches ministres, Carlos Rafael Rodriguez, « l'homme de Moscou » de son gouvernement, jouer les snipers anti-Guevara. Ce dernier, lors de nombreuses réunions, attaque le Che au bazooka. Il critique ouvertement ses options, son idéalisme, sa foi dans les stimulants moraux, jugée réformiste. Cette offensive en règle d'un des pontes du régime était un signe qui n'avait pas échappé à Ernesto Guevara : depuis longtemps, il savait que ses jours à Cuba étaient comptés, malgré la protection bienveillante, mais pragmatique de Fidel Castro.

Le 1^{er} avril 1965, il part donc pour le Congo, avec une poignée de fidèles, livrer bataille contre l'impérialisme. Il se retrouve sur les bords du lac Tanganyika, sous le pseudonyme de « Tato ». Mais l'expédition, très vite, se révèle calamiteuse. Ses alliés congolais, qui ne connaissent pas sa véritable identité, lui battent froid, lui adressent à peine la parole. Qui est donc cet intrus latino qui veut jouer les libérateurs de peuples dont il ne sait rien, ou si peu ? Dans la jungle africaine, il n'est qu'un combattant parmi d'autres. Il ne parle pas swahili, et surtout, il est blanc, irrémédiablement blanc, donc suspect aux yeux des guérilleros congolais, à qui il ne peut dévoiler qu'il est le Che, le grand, le fameux héros des pays non alignés, le porte-parole de la Tricontinentale, le grand défenseur des peuples opprimés. Terrible incongruité. Pour gagner en autorité, il suffirait qu'il se dévoile. Mais, ici, il n'est que «Tato», Monsieur Personne. Au bout de plusieurs mois de combats erratiques, Fidel Castro, alerté par Manuel Piñeiro de l'échec de l'opération, fait exfiltrer du cloaque congolais son ami vers Dar-es-Salaam.

En fait, Ernesto Guevara est très malade. Il a contracté un virus qui ressemble à celui de la dysenterie. En janvier 1966, il séjourne secrètement, durant de longues semaines, dans une dépendance de l'ambassade cubaine en Tanzanie, où il est soigné. Des émissaires du « G2 » lui rendent visite pour lui transmettre un message de Fidel Castro, qui s'inquiète pour la santé de son ami. Il lui propose de le faire rentrer de toute urgence à La Havane, en passant par Prague, et de se mettre en convalescence. Revenir à La Havane ? Le Che n'a plus confiance en personne. L'idée d'un retour dans la capitale cubaine lui est insupportable. Il s'attarde à Dar es-Salaam, persuadé que les Russes veulent sa peau et que son vieux complice Castro n'est plus désormais qu'une marionnette entre leurs mains. Ce dernier ne vient-il pas d'obtenir des banquiers de Leonid Brejnev un nouveau crédit salvateur de 167 millions de dollars pour soutenir les finances du pays ? Ernesto Guevara, devenu un soldat perdu, n'a qu'un seul désir : rentrer en Argentine, reconstituer ses forces sans l'aide du grand frère cubain. Mais comment faire ? Castro, malgré ses préventions,

est le seul chef d'Etat qui a encore envie de le secourir. Leur amitié n'est pas encore morte. Il doit encore miser sur lui. Une dernière fois ?

DERNIER RÊVE, DERNIÈRE RÉVOLUTION...

Fin février 1966, le Che rentre clandestinement à La Havane. Le guérillero, aussi célèbre que les Beatles, n'est plus qu'un fantôme. Officiellement, selon les autorités cubaines, il est «quelque part sur un théâtre d'opération». Il est aussitôt mis au secret dans une luxueuse hacienda, avec piscine et haras, appelée «la Maison de l'Américain», située à l'ouest de La Havane, du côté de Pinar del Río. Une prison dorée qu'il lui est interdit de quitter. Le Che est comme assigné à résidence, mais il reprend des forces. A sa grande surprise, Castro se montre chaleureux, fraternel et prévenant à son égard. Il lui rend visite presque tous les week-ends, comme aux premiers temps de leur amitié. Les deux hommes évoquent les grands bouleversements internationaux. Depuis l'intervention américaine au Vietnam, tout a changé. Moscou n'est plus hostile à une relance des guérillas en Amérique du Sud. Le Che n'est plus un pestiféré. C'est le moment d'affaiblir l'Oncle Sam et de planter des banderilles sur le continent latino. Dans cette maison isolée, à l'abri des regards, le tandem reconstitué concocte un plan de bataille comme au bon vieux temps. Cette fois, le rêve de Bolivar peut se réaliser : unifier l'Amérique latine, sous leur autorité. Il suffit d'organiser l'insurrection générale depuis un pays central, coordonner depuis La Havane toutes les guérillas.

Quel sera l'épicentre, le point nodal de cette guerre civile en marche qui doit s'étendre comme une traînée de poudre sur tout le continent ? Le Paraguay ? La Bolivie ? L'extrême nord de l'Argentine ? Fidel Castro et Manuel Piñeiro n'ont rien laissé au hasard. Ils ont envoyé, quelque temps auparavant Régis Debray effectuer des repérages en Bolivie. L'écrivain français, chantre de la guérilla, agrégé de philosophie, auteur du célèbre manuel «Révolution dans la révolution ?», dans lequel il théorise le principe du foco, foyer de guérilla dont le but est d'embraser des territoires entiers pour conquérir le pouvoir par les armes, est devenu le héraut du castrisme. Une amitié réelle le lie au Lider Màximo. A son retour de mission, il propose deux zones d'intervention en Bolivie, toutes deux situées dans le nord du pays, la zone amazonienne du rio Alto Beni ou la région du Chapare. *« Mon père, en septembre 1966, est parti à plusieurs reprises en Bolivie, confirme Laurence Debray, fille de Régis Debray, auteur de « Fille de révolutionnaires » (à paraître chez Stock, en octobre). Selon lui, il a fait un énorme travail, aussi bien cartographique que sociologique. Or, curieusement, le Che, quand il arrive en Bolivie, le 5 novembre 1966, ne choisit aucune de ses deux options et se fixe dans la zone de Santa Cruz, tout près de l'Argentine. Ce choix s'est fait à la dernière minute. On ne sait pas très bien pourquoi. »* Les historiens s'interrogent encore aujourd'hui sur la curieuse décision d'Ernesto Guevara. Presque irrationnelle. *« C'était un coin totalement isolé, coupé du monde, poursuit Laurence Debray. De là-bas, il ne pouvait espérer aucune aide des mouvements révolutionnaires des villes. »* Certains n'hésitent pas à évoquer le caractère suicidaire, sacrificiel, de l'icône du castrisme. D'autres, son irrépressible envie de retourner chez lui, après plus de dix ans d'exil, et de se rapprocher du lieu où son meilleur ami, Jorge Masetti, deux ans plus tôt, avait disparu, de l'autre côté de la frontière. Masetti, journaliste, fondateur de l'agence de presse cubaine *Prensa Latina*, avait été envoyé par le Che, en 1964, à la tête d'un commando pour initier la guérilla en Argentine. Guevara avait prévu de le rejoindre

et de redonner le pouvoir à Juan Perón, l'ancien président, exilé à Madrid Mais l'opération s'était révélée désastreuse. On ne retrouva jamais le corps du «frère de combat» du Che. *«Guevara n'a pas tenu compte des erreurs de mon père, confie Jorge Masetti Jr., ancien guérillero lui-même, aujourd'hui réfugié en France. Il s'est jeté dans la gueule du loup avec une naïveté insensée. En fait, il était aveuglé par son propre mythe, par l'incroyable supercherie montée par Fidel Castro sur la légende de la Sierra Maestra, qui a fait croire à toute une génération qu'il suffisait d'une poignée d'hommes courageux et déterminés pour s'emparer du pouvoir par les armes. Or, à Cuba, les barbudos ont bénéficié du soutien des mouvements révolutionnaires des villes, ceux qu'on appelait les militants de la plaine, et du Llano, qui ont organisé l'insurrection, mais aussi du délitement de l'armée de Batista, qui s'est effondrée comme un château de cartes. Le Che, lui, n'a retenu que la légende des douze apôtres castristes qui triomphèrent grâce à leur seul héroïsme de baroudeurs. Il croyait que sa seule présence pouvait provoquer des miracles. Au fond il avait une vision mystique du combat politique. C'est ce que le très stalinien, l'Indien Mario Monje, alias "Stanislas", est venu lui expliquer, la nuit du jour de l'An 1967 Il était un intrus, un étranger, un homme seul. Son combat était un voyage sans retour. »*

LE PIÈGE BOLIVIEN

Et pourtant, le Che poursuit son combat Il n'est plus qu'un chef de guerre à la tête d'un groupe d'une vingtaine de guérilleros, totalement déboussolés, souffrant de malnutrition, contraints de se nourrir de tapirs et de perroquets. Il vitupère contre les Indiens locaux qu'il compare à des « petits animaux ». Le Che est victime d'une nouvelle crise d'asthme, s'isole de plus en plus, s'enferme dans la lecture, se montre cruel et impitoyable avec les nouveaux venus, enrôlés en catastrophe, des recrues peu fiables, sans formation politique. Le 11 mars, deux d'entre eux, terrorisés par leur commandante, épuisés par les marches nocturnes à travers la forêt amazonienne, s'enfuient du camp, dénoncent le Che à la police. Les événements s'enchaînent dès lors avec une logique implacable. La CIA dépêche aussitôt ses meilleurs agents sur le terrain. L'armée bolivienne envoie ses rangers dans la zone de Nancahuasil. Guevara est traqué sans répit par des spécialistes de l'antiguérilla qui éliminent un à un les rebelles. Le 20 avril, Régis Debray, alias «Danton», envoyé par Fidel Castro s'informer de la situation du Che est arrêté, après quelques semaines passées sur place, alors qu'il s'apprêtait à rentrer à Cuba faire son rapport au Lider Miximo. Le 8 octobre 1967, le Che, affaibli par la maladie, la faim, la soif est arrêté alors qu'il tentait d'échapper à ses poursuivants au creux d'un canyon. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Il a l'air d'un vagabond, hirsute, l'œil hagard. La souricière s'est refermée. Le lendemain, il est exécuté sans jugement dans une petite école du village de La Higuera. Son corps est exposé sur la place publique dans la commune de Vallegrande.

Une image va rester de cette saga tragique : les policiers boliviens fanfaronnent lamentablement devant la dépouille du Che, exhibent ses plaies comme des stigmates. Ils lui coupent les mains pour les transporter dans un commissariat aux fins d'identification définitive. Les bourreaux paradent devant leur trophée. Ils ne savent pas qu'ils sont en train de canoniser Guevara. L'inexorable opération de sanctification est en marche, sur une seule photo, celle d'un Christ crucifié dans la moiteur amazonienne.

La polémique sur les circonstances de sa mort va durer une bonne décennie. Qui a trahi le Che ? Fidel Castro, le frère de La Havane, qui l'aurait envoyé à la mort pour se débarrasser d'un rival encombrant ? Le PC bolivien et son chef, Mario Monje, qui ne voulait pas d'un nouvel Hernán Cortés sur ses terres, fût-il marxiste-léniniste ? Régis Debray, qui, en prison, aurait été trop bavard, sous la torture ? D'autres guérilleros, qui ont vendu leur chef pour une poignée de pesos ? Aujourd'hui, les historiens sérieux s'accordent à conclure que ce «christ révolutionnaire» s'est trahi lui-même, qu'il a choisi, en toute conscience, son chemin de croix bolivien, cadenassé dans ses rêves d'homme de fer. Il n'était pourtant pas le Christ, malgré les images de pacotille vendues aujourd'hui aux touristes, à La Havane, ou imprimées sur les tee-shirts des adolescents, qui voient en lui une idole pop, un type sympa en treillis qui narguait les puissants, un Robin des Bois au regard de feu. L'amour de son prochain n'était pas vraiment sa priorité. Quelque temps avant son arrestation, dans la sierra bolivienne, malgré son isolement, le manque de communication vers l'extérieur, Ernesto Guevara parvient à faire parvenir un message destiné aux pays du tiers-monde, un cri de guerre contre l'impérialisme dans lequel, il prône, comme arme absolue, plus forte que le fusil, *«la haine comme facteur de lutte; la haine intransigeante de l'ennemi qui pousse l'être humain au-delà de ses limites naturelles et en fait une efficace, violente et froide machine à tuer »* Cinquante ans après sa disparition, quelle image reste-t-il de lui ? Celle du jeune beatnik argentin sillonnant sur sa moto les pistes sud-américaines ? L'impitoyable procureur de la forteresse de la Cabaña ? Ou le dépositaire, mort trop jeune, d'un rêve révolutionnaire parti en fumée ? □

Entretien

Historienne et anthropologue, Elisabeth Burgos dirigea la Maison de l'Amérique latine à Paris. Ex-compagne de Régis Debray, cette Vénézuélienne fut longtemps proche de Fidel Castro, avant de rompre avec le régime.

Propos recueillis par SERGE RAFFY

Dans la fin du Che, il y a une forme de similitude avec la passion du Christ, le chemin de croix. Est-ce une explication de la mythologie Guevara qui dure encore aujourd'hui ?

Sans doute, mais le Che a bénéficié d'un pygmalion de génie : Fidel Castro. C'est lui qui a construit la légende du Che en utilisant la symbolique chrétienne des douze apôtres de la révolution, pour gagner les consciences des Cubains, puis des Latino-Américains. Le Che était donc perçu comme un apôtre, un saint Paul en treillis, prêt à tous les sacrifices, comme les premiers chrétiens. Mais le mythe Guevara vient aussi du fait qu'il est mort jeune, comme le Christ, Jim Morrison, Eva Perón ou Carlos Gardel. Tous sont partis avant de vieillir. Le Che est mort à 39 ans. Et puis il y a un facteur évident : il était très beau, il avait un charisme intense.

Y avait-il une rivalité comme certains historiens le prétendent, entre Fidel Castro et lui ?

Franchement, non. Ernesto n'était pas un homme de pouvoir, mais un idéologue, un doctrinaire. Tout le contraire de Castro qui lui était un pur politique, un pragmatique, s'adaptant à tous les situations, avec un seul but : conserver le pouvoir. En revanche il y avait une relation forte entre les deux hommes, liée à leur rencontre

durant l'exil mexicain de Castro. Durant cette période, les deux hommes ont eu le temps d'échanger, de parler de leurs lectures respectives. Il y a eu un vrai lien intellectuel entre eux. Mais dès la prise du pouvoir par Castro, tout a changé.

Pourquoi?

Au fond, Guevara était un militaire, un soldat, mais pas un stratège. La gestion du pouvoir, la gouvernance, l'ennuyaient profondément. Il fut un ministre peu convaincant. Et Castro le savait. Alors il a utilisé son aura internationale avec l'habileté d'un metteur en scène. Chez Castro, la politique est une forme de théâtre. Quand la mort du Che a été officielle, il a fait un discours enflammé, place de la Révolution, pour quasiment canoniser son camarade de lutte. C'est à ce moment-là que les posters, avec la photo de Korda, sont apparus. Le Che était devenu un saint. A tel point que, trois ans plus tard, le 26 juillet 1970, dans un autre grand discours à La Havane, devant une foule fascinée, Castro avait brandi un trophée mortuaire comme une relique : les mains du Che, celui qui avait accepté tous les sacrifices pour la révolution, jusqu'à donner sa vie.

Ces mains, comment les avait-il récupérées ?

C'est une histoire un peu folle. A cette époque, je suis à La Paz [en Bolivie, NDLR]. Je croise l'ancien ministre de l'Intérieur bolivien, Antonio Arguedas, qui avait supervisé les opérations pour capturer le Che. Il était connu comme agent de la CIA. Il avait très peur des représailles. Il m'annonce qu'il avait gardé dans une boîte spéciale, un genre de coffre, les mains du Che. Il voulait les restituer à Cuba, pour se faire pardonner, sans doute. Ce qui fut fait. C'est un certain Victor Zannier qui a transporté les mains jusqu'à La Havane, dans une valise diplomatique, en passant par un pays de l'Est

Pourquoi les policiers boliviens ont-ils coupé les mains du Che ?

Pour les transporter jusqu'à un commissariat où on pouvait utiliser le procédé d'identification par l'encre. Aujourd'hui, cela paraît absurde mais à l'époque, c'était très courant de ne pas se déplacer avec les corps des ennemis dans la jungle. C'était beaucoup moins fatigant de ne transporter que les mains.

Que reste-t-il pour vous, aujourd'hui, de Guevara ?

La certitude que les doctrinaires, quels qu'ils soient, ne doivent jamais accéder au pouvoir. Aujourd'hui, ses disciples sont à la tête du Venezuela. Ils sont en train de détruire mon pays. □